

LE JOUR, 1950
23 NOVEMBRE 1950

FÊTE NATIONALE

Les fêtes nationales éveillent encore l'amour du sol sacré de la patrie. Elles rendent plus sensible le lien qui attache l'homme aux "quatre coins de terre" où lui et les siens sont nés.

Depuis un temps d'autres sentiments de même nature se sont éveillés : celui d'une fraternité universelle ; celui que suscitent une même civilisation, un même idéal. Mais la patrie reste la patrie pour ceux qui ont une âme, pour ceux qu'un paysage touche plus qu'un discours, et le passé plus que le mirage.

La fraternité des hommes devient impérieuse dans la mesure où se rétrécit la terre ; mais cette fraternité toute "humaine" n'exclut pas l'autre, celle du village, de la province et de la nation. **C'est d'abolir la patrie qui serait inhumain.**

Si l'homme s'attache naturellement à sa demeure, au "lit paternel", à des objets familiers, comment ne s'attacherait-il pas aux lieux où ses pères ont vécu, comment s'éloignerait-il délibérément de ses tombeaux ?

D'aimer sa patrie est un des sentiments les plus naturels qui soient. Et toutes les internationales n'y changeront rien. Mais pourquoi n'aimerait-on pas ensemble le "joli lieu de sa naissance" et les hommes où qu'ils soient qui peinent et qui souffrent, les horizons quotidiens et l'humanité tout entière faite de brèves joies et de longues douleurs ?

La vérité est dans un équilibre. Aimer l'humanité, c'est le fait du Bon Samaritain. C'est un autre attachement qui nous porte à mourir pour les lieux qui nous ont vu naître, "**navré, comme dit Ronsard, poitrine ouverte, au bord de sa province**". C'est l'attachement du lierre qui s'agrippe au mur et l'étreint et qui ne peut pas s'en séparer tout à fait sans mourir.

L'amour des hommes, dans le vague, n'a pas supprimé la réalité immédiate des choses. Même les objets inanimés s'accrochent à nous. Et aux hommes dont le désert est la patrie, la patrie est douce et chère.

Nous sommes nés pour aimer, et **pour aimer de façon précise** ; non point de cet amour dispersé et retentissant des romantiques, mais de l'amour secret et profond qui fait jusqu'à la volupté de la douleur.

L'homme ce n'est pas parce qu'il quitte le sein de sa mère qu'il se sépare d'elle. Ainsi de la patrie. S'il est bien né, son port d'attache ce sera toujours le foyer paternel ; ce sera la flamme de sentiments identiques, la voix du sang malgré tout, la voix passionnée des choses qui peuvent témoigner du passé.

Mais de tels liens ne l'empêcheront pas de courir le monde et d'y répandre son cœur.
C'est par le cœur que notre richesse s'avère grande. Ceux qu'il faut plaindre, ce sont ceux dont le cœur est étroit et qui n'y savent loger que l'amour effréné d'eux-mêmes, qui détruit toutes les autres amours.